

Table des matières

Introduction	3
À propos d'Âges et Transmissions	4
Présentations – un objet important	5
Enfance et adolescence	8
Famille	13
Être femme, être homme	17
Travail et bénévolat	21
Entre ici et là-bas	24
Ce en quoi je crois	30
Les changements et événements dont je suis témoin	33
Une fierté, un rêve	36
Évaluation	39

Mise en forme des textes, coordination et réalisation du projet : Sylvie Lerot © 2024

© AGES & TRANSMISSIONS ASBL – Belgique

Éditeur responsable : Michèle Piron

Siège social : rue Konkel, 194/2, 1200 Bruxelles

Siège d'activités : rue Belliard 20/3, 1040 Bruxelles

N° d'entreprise : 0460 433 264 - RPM Bruxelles (francophone)

info@agesettransmissions.be / www.agesettransmissions.be

Banque : BE20 3101 2443 8356

Nous racontons notre vie

Dans un groupe multiculturel

Déjà le 10^e groupe « Nous racontons notre vie » organisé par l'asbl Âges et Transmissions ! Novembre 2023 : huit personnes d'horizons culturels et sociaux variés ont accepté l'invitation au voyage : Khadija, Guillaume, Maria, Michaël, Michèle, Rahma, Éric et Cricrou. Quatre d'entre elles sont des membres d'Âges et Transmissions, les autres sont venues par l'intermédiaire de Khadija qui co-animera les rencontres et contribuera à la retranscription des paroles des participants.

Ils se sont raconté leur vie durant 10 séances, d'abord dans les locaux de l'asbl Fabrik à Saint-Josse, puis dans les locaux d'Âges et Transmissions.

En suscitant le dialogue et l'échange entre des personnes de cultures différentes et de parcours différents, l'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les préjugés que chacun peut avoir sur l'autre. Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence et famille, être femme/être homme, travail, entre ici et là-bas, ce en quoi je crois, les changements.

Ces rencontres nous ont portés, enrichis, bouleversés parfois, fait rire souvent... On y a tout entendu, mais toujours dans le respect et la bienveillance. Les jugements ont été mis de côté, même s'il y a eu des sentiments exprimés. Quelques débats y ont été menés, entre autres, sur l'égalité entre les hommes et les femmes et les croyances de chacun. Des questionnements sont nés et cela nous a menés à réfléchir sur le monde et son évolution, la société dans laquelle nous vivons, les modes de vie de chacun.

Il est impossible de relater ici ce que nous avons vécu tous ensemble pendant ces quelques heures. Néanmoins, nous espérons, par ce recueil de paroles, témoigner de ces beaux moments et donner envie à d'autres d'y participer ...

Sylvie Lerot, animatrice et coordinatrice d'Âges et Transmissions

Avec le soutien de la Cocof (cohésion sociale) et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



À propos d'Âges et Transmissions

Des aînés tisseurs de solidarité entre générations et cultures

Qui sommes-nous ?

Créée en 97, Âges et Transmissions est une asbl pluraliste bruxelloise permettant aux aînés de jouer un rôle actif dans la société. Elle est reconnue comme organisme d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.



Notre finalité ?

Promouvoir à Bruxelles l'utilité sociale et l'engagement des aînés en :

- Participant à la construction d'une société plus solidaire et ouverte à toutes les générations et cultures.
- Luttant contre les préjugés, les extrémismes, le racisme

Nos activités ?

- **Soutenir l'apprentissage du français et de la lecture** (bénévolat pour seniors) : des coups de pouce en lecture et langage dans les écoles primaires et avec des adultes en parcours d'alphabétisation ou FLE (tables de conversation et projet « Lire à 2 ») ;
- **Dialoguer entre personnes d'âges et de cultures différents** : rencontres entre des seniors et des enfants, ados, adultes d'origines variées, nés en Belgique ou ailleurs ; ateliers philo ;
- **Transmettre la mémoire** : édition de recueils collectifs d'histoires vécues, publication de témoignages en ligne, partage de souvenirs en écoles primaires, groupes d'écriture autobiographique, ateliers de récit de vie oral en groupe interculturel ;
- **Former les seniors à devenir des acteurs interculturels et intergénérationnels** : conférences et ciné-débats, formations méthodologiques, groupes de réflexion, ateliers-lecture, visites d'expos ...

Nos partenaires ?

Afin de mener à bien ces activités, nous travaillons avec de nombreux partenaires : écoles primaires, secondaires, supérieures, centres d'alphabétisation, de français langue étrangère (FLE), bureaux d'accueil pour primo-arrivants, bibliothèques, musées, communes, centres communautaires, associations culturelles et d'éducation permanente ...

Contact : 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

20/3, rue Belliard à 1040 Bruxelles

www.agesettransmissions.be

Présentations – un objet important

Guillaume

Je suis né en 1943, à Bruxelles. Ma mère n'était pas faite pour avoir des enfants et elle m'a eu, pendant la guerre, contre l'avis de tout le monde. Le jour de ma naissance, en août, il faisait très chaud. C'est important pour moi, car j'aime la lumière et le soleil. Mes parents faisaient partie d'une secte extrémiste protestante. Ils se sont peu occupés de moi, ils travaillaient beaucoup et ont réussi matériellement.

J'ai été raciste sans le savoir, c'était la mentalité de l'époque. Je m'en rends compte quand je relis Tintin au Congo. Quand on parle ensemble, on apprend à se connaître. Je suis là, car je crois à l'universalité, au vivre ensemble. Je viens dans ce groupe pour m'enrichir.

Un objet ? J'ai apporté un parapluie aux couleurs de l'arc-en-ciel, car c'est mon drapeau, celui qui réunit tous les êtres humains sur cette terre. Je l'emporte quand je vais manifester.

Maria

Je suis née en 1965, au Mozambique, une ancienne colonie portugaise. Je suis de nationalité portugaise. Je suis née dans une voiture, une Coccinelle. Mes parents étaient en promenade au bord de la mer lorsque j'ai décidé d'arriver au monde.

Je suis dans ce groupe parce que je me sens déplacée en Belgique. Ma vie a connu beaucoup d'événements compliqués et tristes, beaucoup de changements. Je suis arrivée en Belgique en 2010 pour le travail et je me sens encore étrangère ici. Faire partie de ce groupe me fera du bien, car j'aime partager des récits de vie avec d'autres étrangers, ça donne du sens à ma vie.

Un objet ? J'ai apporté un extrait d'acte de naissance, car je suis à la recherche de documents officiels concernant ma famille, afin de retracer le fil de mon histoire familiale.

Michaël

Je suis né en 1956, en Iran. Mon vrai prénom c'est Moslem, mais j'ai choisi plus tard un autre prénom : Michaël. J'ai eu la chance, en arrivant en Belgique, de l'intégrer à ma carte d'identité de manière officielle. J'ai changé de prénom en hommage à un pharmacien de notre quartier. Pendant la guerre Iran-Irak, il a donné des médicaments et toutes ses richesses aux femmes iraniennes dans le besoin. À sa mort, les musulmans et les chrétiens se sont disputés pour l'enterrer dans leur cimetière.

Je suis arrivé en Belgique en 1976, grâce à une bourse en médecine. J'ai passé un concours dont j'étais parmi les 10 premiers.

Actuellement j'habite dans un centre psychiatrique. C'est le seul endroit qui me permet d'avoir un logement pour moins de 1500€. Je participe à ce groupe, car j'ai envie de rencontrer des personnes normales.

Un objet ? J'ai apporté un bic, car j'aime la littérature et poésie.

Michèle

Je suis née près de Tournai en 1946. Mon père a été prisonnier des Allemands pendant 4 ans, il y était ouvrier agricole. Il disait qu'il a mangé mieux là que s'il était resté en Belgique. Quand j'avais 4 ans, il est décédé dans un accident de train. J'ai grandi auprès de mes grands-parents maternels. J'ai vécu 40 ans à Mons.

Je suis arrivée à Bruxelles en 2010, quand je suis devenue veuve. J'avais eu un cancer du sein et je voulais être auprès de ma fille et de mes petits-enfants. Je connais très bien Âges et Transmissions et j'aime beaucoup ce qu'ils font. Voilà pourquoi je suis là.

Un objet ? Pendant 41 ans, j'ai travaillé comme assistante sociale dans un centre psychiatrique. Lors d'un atelier, avec nos pensionnaires, nous avons fabriqué des objets en terre. J'ai réalisé ceci : un personnage qui tient une boîte dans ses bras.

Rahma

Je suis née en 1961 à Tanger. Je suis arrivée en Belgique à l'âge de 9 ans. J'ai vécu longtemps à Saint-Josse. C'est ma tante qui m'a donné mon prénom. Elle n'avait pas d'enfant, donc elle a pu choisir mon prénom. Je l'aime beaucoup.

Je suis ici parce que j'aime rencontrer les gens et écouter leurs histoires de vie. J'écoute plus que je ne parle. Je sais garder les secrets des autres, donc on m'en confie beaucoup. Mais je suis prête ici à apprendre à parler de moi.

Un objet ? J'ai apporté une serviette/ lavette. Cet objet me sert beaucoup dans ma vie, car je suis une femme de ménage, c'est mon métier. Par ailleurs, je pratique aussi les lavages mortuaires selon la coutume musulmane, en tant que bénévole et cela depuis 25 ans.

Éric

Je suis né en 1951. Mon prénom s'écrit avec un C, mais cela aurait dû être avec un K. Et mon père aurait voulu que ce soit écrit Erich, ce qui veut dire honneur et richesse. Ça correspond bien à ma vie, car je suis à la recherche de « richesses » et j'essaie d'être sur le droit chemin.

J'ai été élevé seulement par mon père qui est flamand d'origine. Celui-ci était sur le front de Russie pendant la guerre. Nous avons déménagé 17 fois jusqu'à mes 15 ans, puis je me suis enrôlé à la marine marchande. Je me sens flamand par mon origine, malgré le fait que je

m'exprime en français. J'ai une vie très remplie. Aujourd'hui mes activités me font voyager entre Anvers et Charleroi. Je suis bien en Belgique, mais d'autres endroits du monde m'attirent encore fortement.

Un objet ? J'ai apporté une sculpture en bois de 30 cm, c'est un personnage qui a un sac à dos et un chien à ses pieds. J'ai acheté cette sculpture à 15 ans, lors d'un voyage en Équateur, avec mon dernier dollar. Je me souviens de l'échange de regard que j'ai eu avec son vendeur. Cela m'a ouvert l'esprit sur le monde. De plus, les chiens sont importants dans ma vie.

Cricrou

Je suis née en 1961, à Prague, mais je suis roumaine. À 30 ans j'ai émigré en Hongrie et à 32 ans, je suis arrivée en Belgique.

Il me reste de la nostalgie de mon enfance, entre autres de la vie à la campagne. Mais, avec l'âge, je davantage d'indifférence par rapport aux choses et ça m'inquiète beaucoup. Peut-être est-ce dû aux médicaments que je prends pour soigner ma bipolarité.

Je trouve que les échanges sont importants et c'est une des raisons pour laquelle je participe à cet atelier. Je suis aussi intéressée par les différents témoignages ; entendre et raconter tous ces souvenirs me permettra de prendre du recul par rapport à ma vie.

Khadija

Je suis née le 15 janvier 1962 à Oran, en Algérie. Je suis d'origine marocaine. Dans les années 40, mes grands-parents ont immigré du Rif marocain vers l'Algérie. Les Marocains d'Algérie, à l'indépendance, devaient prendre la nationalité algérienne. Mon père, qui était policier à Oran, a choisi de s'exiler et est parti pour la Belgique en 1963.

Ma mère, ma sœur et moi l'avons rejoint un an plus tard. Mon père a travaillé dans les mines de charbon de Charleroi. Lorsque les charbonnages ont fermé, nous sommes venus vivre à Bruxelles, c'était en 1970.

Je suis venue dans ce groupe parce que j'ai été attirée par le mot « transmissions ». Dans l'immigration, nous manquons beaucoup de traces de transmission de nos aïeux. Il y a peu de photos et d'écrits sur la vie de nos grands-parents et arrière-grands-parents. De plus, les énigmes humaines m'intéressent, je trouve cela fascinant.

Un objet ? J'ai apporté une pierre, car j'aime ramasser des cailloux lors de mes voyages, c'est comme ramener chez moi une partie du monde. De plus, je suis une rebelle et j'aime parfois jeter un pavé dans la mare.

Enfance et adolescence

Maria

J'ai grandi au Mozambique jusqu'à mes 10 ans. C'est grâce à des photos de famille faites par mon père que je peux me souvenir de cette période, car, étonnamment, j'ai très peu de mémoire de cela. D'après les photos, je vivais dans une famille soudée et bienveillante, dans le contexte colonial des années 1960. Mon père a été muté plusieurs fois au Mozambique. D'après les photos, je suis allée à l'école chez les religieuses et aussi à l'école publique avec les enfants africains.

Au moment de l'indépendance, en 1975, mes deux sœurs et moi avons été envoyées, seules, au Portugal, car mes parents avaient très peur que quelque chose de grave nous arrive. On a logé pendant 2 années dans des familles d'accueil, en étant séparées de nos parents. La première famille où je suis tombée habitait à la campagne, au nord-est du Portugal. C'était une famille de grands propriétaires terriens. Aujourd'hui, j'ai la nostalgie de cette nature et de la montagne, même si je n'y ai vécu que quelques mois.

Lorsque mes parents sont revenus au Portugal, nous nous sommes retrouvés et avons vécu ensemble à Lisbonne, mais nous étions devenus un peu des étrangers les uns envers les autres. Ma mère est rapidement décédée d'une maladie incurable. J'avais alors 13 ans. Malheureusement, je n'ai pas de souvenirs d'elle - ce qui m'attriste beaucoup - juste les images des photos d'archives. Elle était très belle et semble avoir été une mère très tendre. Ensuite, mon père s'est remarié et, de nouveau, la famille d'origine a été confrontée à une division et à des problèmes de communication qui ont provoqué des déchirures entre nous, les 3 sœurs, et notre père. Ce n'est que dernièrement que j'ai renoué avec lui, après quelques années d'éloignement.

Je ressens de la confusion dans mes souvenirs, je manque de repères familiaux et pourtant c'est important.

Michaël

Ma vie c'est comme un roman.

De 4 à 6 ans, j'ai suivi l'école coranique, j'ai appris l'arabe classique, mais je l'ai oublié.

De 7 à 12 ans, je suis allé dans une école primaire dans une ville provinciale d'Iran. J'aimais beaucoup l'école. Il m'est arrivé de m'évanouir très souvent à l'école primaire, car je n'avais pas assez à manger à la maison. Je me souviens que l'institutrice me donnait alors des biscuits de la marque Lu venant de Belgique. Cela a été mon premier contact avec la Belgique !

L'école était très importante pour moi, je peux dire que j'étais un fanatique de l'école. Car à la maison il n'y avait rien. Ma mère avait une maladie psychologique, elle était maniaco-dépressive.

Mon père était militaire, mais c'était aussi un opiomane. Il avait aussi un problème avec l'alcool. Il a tenté à plusieurs reprises de se désintoxiquer, mais il n'y arrivait jamais. Quand j'étais petit, il m'envoyait chercher sa drogue alors qu'il était en centre de désintoxication. Je peux dire que j'étais un dealer à l'âge de 8 ans, à cause de mon père.

Ma mère était une musulmane chiite, fille d'un propriétaire terrien. Quand elle était jeune, elle est tombée enceinte d'un des fils du propriétaire voisin. Or, il y avait des conflits liés à l'eau, entre les 2 propriétaires. Mon grand-père maternel était très têtu, il n'a pas accepté que ma mère épouse le fils de ce propriétaire. La tante de ma mère lui a alors présenté mon père, pour qu'il l'épouse. C'était un chrétien orthodoxe d'Azerbaïdjan. Il avait un chagrin d'amour et était très malheureux. C'est comme ça que mes parents se sont mariés. Je suis donc le fils de ma mère, mais pas le fils biologique de mon père. Mais comme c'est lui qui m'a élevé, je le considère comme mon père.

Mes grands-parents habitaient le nord de l'Iran, c'étaient des anges pour moi. Chaque année, nous passions 3 mois de vacances scolaires avec eux. On travaillait dans les champs, dans les rizières et enfin, on avait le ventre plein !

À 19 ans, comme j'adorais les sciences, j'ai passé un concours de médecine que j'ai réussi. C'est comme ça que je suis venu étudier en Belgique.

Michèle

Je vais vous parler d'une expérience de vie traumatisante. Mon école se trouvait à 35 km de ma maison. De ce fait, à l'âge de 12 ans, ma tante m'a hébergée. Mais j'y ai été abusée par son mari. Cela a duré 1 mois. Lorsque c'est arrivé, je n'ai plus souhaité aller chez ma tante. Bien que je n'ai rien expliqué à ma mère, elle a compris. À la suite de cet événement, il y a eu une rupture de contact avec ma famille maternelle, car ma mère en a parlé au sein de sa famille. Cette rupture a été difficile à vivre. J'ai été bien soutenue par ma mère à l'époque et j'aurais voulu lui dire « merci de ton soutien maman », mais je n'en ai pas eu l'occasion avant son décès. Le traumatisme dû à l'abus a duré pendant des années et cela a affecté mon regard sur les hommes et les femmes.

Voici un autre événement marquant de mon enfance. Je vous ai déjà raconté que mon père était décédé dans un accident de train. De ce fait-là, j'ai eu un tuteur. C'était un cousin de mon père. Je garde de très bons souvenirs de lui. Il était directeur d'un institut psychiatrique. Mais un jour, un malade a tué son épouse et sa belle-mère. Devenu veuf, lui et ma mère se sont rapprochés et ils se sont mariés. Par après, nous avons vécu dans la maison où a eu lieu le

double crime. Cet événement a influencé mon choix professionnel, car j'ai choisi de travailler dans un centre psychiatrique comme assistante sociale.

Rahma

Je suis arrivée de Tanger en Belgique à l'âge de 9 ans, en 1971. J'ai rejoint mon père qui vivait en Belgique avec sa 2^e épouse, car il était polygame. Ma mère, elle, est restée au Maroc. J'ai vécu avec ma belle-mère qui ne parlait qu'espagnol. À l'école, on a été très gentil et patient avec moi.

Au décès de ma petite sœur, j'ai été renvoyée chez ma mère. Je ne l'avais plus vue depuis 5 années. Cela a été un choc pour moi. Je ne la reconnaissais pas ni mes frères et sœurs du Maroc. Il a fallu me réhabituer à la langue et aux habitudes du pays.

Après un an au Maroc, je suis revenue vivre chez mon père en Belgique et j'ai fait ensuite quelques allers-retours entre le Maroc et la Belgique. Ma scolarité en a été perturbée.

Éric

L'école a été un long chemin pas toujours tranquille.

Mon père et moi habitions à Schaerbeek et, pour des raisons pratiques, j'ai suivi mes quatre années primaires dans une école francophone. Mon père étant néerlandophone, il acceptait difficilement cette situation qui lui était imposée. Alors, à l'âge d'accéder à la cinquième primaire, mon père a décidé de déménager à Weerde, un petit village près de Malines.

J'ai donc quitté l'école francophone pour entrer, en septembre 1961, dans une école néerlandophone, avec pour tout bagage les mots « ja », « nee », « dank u » et « goededag ». Le village ne comportait que deux écoles primaires. L'une pour les filles, l'autre pour les garçons. L'école des garçons fonctionnait avec deux professeurs et un directeur, car il n'y avait que 3 classes regroupant 2 années.

Le poêle brûlait au charbon, mais on avait chaud. Les bancs étaient en bois et les encriers, en porcelaine. Dans la classe, il y avait Poppe qui était habillé avec un grand tablier gris, Janssens qui était toujours en culotte courte et Marc qui habitait la grosse villa. Il y avait aussi Freddy de la ferme où on avait tué le cochon et Scheers, le fils du transporteur. Et puis il y avait moi, celui qu'on nommait « le dikke ». Eh oui la discrimination et le harcèlement existaient déjà, mais cela n'était pas dit et perçu comme cela. On jouait tous ensemble, on sifflait les filles, on roulait à vélo avec des cartes dans les rayons pour faire beaucoup de bruit. C'était le début des Beatles.

À la fin de la récréation, le directeur sortait avec la cloche pour nous réunir avant de rentrer en classe. Un jour, un des élèves avait retiré le battant de la cloche. Nous avons tous ri, moi

aussi, mais j'avais mal au cœur pour cet homme qui était la bonté personnifiée. Il restait souvent plus tard avec moi pour m'apprendre le néerlandais ou m'aider à faire les devoirs.

L'année d'après, nous sommes revenus habiter à Schaerbeek. J'ai continué à prendre quotidiennement le train. Un train avec des banquettes en bois, pour me rendre de Bruxelles à Weerde et terminer ma sixième primaire.

Cricrou

J'ai eu un père très gentil et très doux. Ma mère était plus sévère, mais elle nous aimait beaucoup.

Un souvenir d'enfance marquant ? Quand nous passions les 3 mois de vacances d'été à la campagne, chez la tante de ma mère. Je me souviens des rivières, des collines et des cascades. On aidait à la ferme, ma sœur et moi. On s'amusait avec les enfants du village. On allait à la cueillette des framboises, des champignons et des autres fruits. À la fin des vacances, nous rentrions à la ville avec un grand panier rempli de fruits.

J'ai grandi en Roumanie, durant la dictature de Ceausescu, mais, enfant, on ne sentait pas que c'était la dictature. C'est à l'adolescence que la vie est devenue très rude. À la télévision, il y avait beaucoup de chants patriotiques et de propagande. Beaucoup d'opposants se retrouvaient en prison. On avait déménagé dans un quartier où habitaient beaucoup de prisonniers qui sortaient de prison. On ne pouvait plus se grouper dans la rue. J'ai fait des cauchemars jusqu'à mes 30 ans. L'hiver, il faisait moins de 20°, il n'y avait pas de chauffage. Le gouvernement faisait des restrictions de gaz pour ne pas dépendre de la Russie. On avait très peu à manger. Il y avait aussi beaucoup de viols et d'agressions dans la rue, la nuit, parce qu'il n'y avait pas d'électricité et que les rues étaient sombres et dangereuses.

Khadija

Je suis née en Algérie. Mes parents y ont immigré, enfants, suite à la famine qu'il y avait dans le Rif marocain. Ils ont eu 11 enfants, mais il n'y en a que 4 qui ont survécu. Après la mort de mon frère aîné, décédé à l'âge de 5 ans du tétanos, je suis devenue comme « le fils aîné ».

J'étais le chouchou de mon père. J'avais un père progressiste, il nous parlait en français pour qu'on puisse se débrouiller dans la vie. Ma mère montrait peu de signes d'affection. Sans doute parce qu'elle avait perdu beaucoup d'enfants

À l'âge de 3 ans, nous sommes arrivés à Charleroi. Mon père y a été mineur pendant 7 ans. Nous logions dans une maison d'ouvriers octroyée aux mineurs. Nos voisins proches étaient espagnols. Je m'occupais des enfants du voisinage et de mes frères et sœurs. J'embarquais tout ce petit monde et nous partions en promenade à la découverte de la nature environnante. On jouait à grimper sur le terril - maintenant je me rends compte que c'était dangereux.

Un souvenir marquant ? Lorsque j'avais 7 ans, nous vivions à Bruxelles. Un jour ma mère m'a mis du henné sur les mains. Mon institutrice m'a renvoyée à la maison parce qu'elle voulait que j'aie des mains propres. Je suis rentrée en larmes et j'ai obligé ma mère à me laver les mains pour m'enlever le henné. J'aimais beaucoup l'école et être renvoyée à 7 ans me semblait la fin du monde. Bien sûr le henné n'est pas parti ! Ma mère a même utilisé de l'eau de javel et un couteau pour gratter la couleur rouge de mes mains. J'ai beaucoup pleuré et cela a agacé maman qui a fini par me donner une raclée pour me calmer.

Guillaume

Je suis né pendant la guerre, j'ai grandi dans une famille déchirée entre résistants et un grand-oncle qui avait été collaborateur. J'ai eu une jeunesse heureuse d'un point de vue matériel, je ne manquais de rien.

Avec mes parents, je fréquentais une église chrétienne radicale. À 7 ans, j'y ai rencontré une petite fille et j'ai cru que Dieu me l'avait désignée. J'étais persuadé que nous étions destinés l'un à l'autre et qu'elle deviendrait ma femme. Nous en avons parlé ensemble seulement quand j'ai eu 18 ans. J'ai attendu 21 ans pour me marier avec elle et, pendant tout ce temps, je me suis privé d'aimer d'autres femmes. Après 18 ans de vie commune, nous nous sommes séparés. Avec le recul, je me dis que je me suis créé une prison amoureuse. J'étais endoctriné.

C'est mon grand-père et ma grand-mère maternels qui ont été mes piliers dans la vie. Si je suis ce que je suis, c'est grâce à eux. Quand mon grand-père est mort, j'avais 18 ans, cela a été un drame pour moi. Il me disait « il ne faut croire personne ». Fais ton opinion par toi-même, lis, étudie et informe-toi ! » Ainsi je suis devenu très sceptique dans la vie, je doutais de tout.

Famille

Michèle

Ma mère nous a élevés seule. Elle était très exigeante, mais aussi très présente. Elle tenait un commerce de 8h à 19h. D'un côté du magasin, elle vendait du tabac et, de l'autre côté du magasin, elle vendait des objets de toilette et des produits de beauté. Ma tante maternelle était célibataire, elle n'aimait pas les hommes. Mon grand-père maternel nous l'avait imposée et elle vivait avec nous.

Ma grand-mère paternelle était très attachée à nous. Elle avait perdu son fils (mon père) de manière tragique. Et son mari était mort jeune d'une tuberculose. Ma grand-mère était picarde, elle disait toujours "un baudet qui fait à s'mode, c'est l'mi-temps d'ses nourritures" ce qui veut dire : "quelqu'un qui fait les choses comme il veut, c'est comme s'il avait déjà la moitié de son salaire". C'était un message de liberté, j'y pense encore souvent !

Chez ma grand-mère maternelle, c'était très différent. Elle et son mari étaient issus d'une classe sociale plus élevée. Mon grand-père était ouvrier dans une carrière. Ensuite il a développé un commerce très lucratif en vendant du charbon. Grâce à cela, il s'est offert une grande propriété bourgeoise. Il avait beaucoup de maîtresses. Ma grand-mère était très discrète, très effacée, elle s'appelait Amélie. Tous les dimanches à 10h00, notre grand-père nous emmenait à la messe à la cathédrale de Tournai. Mais on sentait de sa part une fumisterie, il s'en foutait complètement et se serait assis à l'envers s'il le pouvait ! Le repas qui suivait était très silencieux, très différent de chez mes grands-parents paternels où c'était très vivant.

Je me souviens aussi de mon parrain qui nous emmenait voir les courses à Francorchamps. Il avait une collection de voitures des années 50. Il aimait beaucoup les courses automobiles.

Rahma

J'ai été très heureuse avec mes grands-parents maternels. Ils ont toujours été présents et étaient un exemple pour moi. Avec eux, je me sentais à l'aise, j'éprouvais beaucoup de plaisir à les voir. C'étaient des montagnards de Tanger, des gens humbles et affectueux qui ne jugeaient pas les autres. On s'amusait beaucoup ensemble. Ils étaient très différents de mon père. Avec lui, on était sur nos gardes et on ne rigolait pas beaucoup.

Il faut dire que mon père a eu une vie dure : il a été rejeté de sa famille et a été soldat en Espagne. Il n'arrivait pas à donner de la tendresse et de la gentillesse. C'était un homme machiste, qui devait montrer un aspect dur de lui pour ne pas paraître faible.

J'ai commis la même erreur que mon père lorsque j'ai eu mon premier fils. Je l'ai éduqué de manière très dure, très sévère, sans tendresse. Mais heureusement, je m'en suis rendu

compte et j'ai changé pour ne pas reproduire le même schéma d'éducation que j'avais reçu de mon père. J'ai demandé pardon à mon fils pour cela.

Éric

Je n'ai jamais rencontré mes grands-parents maternels. Mon grand-père était un propriétaire terrien de la région de Maaseik et ma grand-mère est décédée très jeune. Et je n'ai quasiment pas connu mes grands-parents paternels.

Mes parents se sont séparés lorsque j'avais un an, en 1951. Rejeté par ses parents à cause de son passé pendant la guerre et de sa non-conformité à l'éducation flamande de l'époque, mon père m'a élevé seul, sans mode d'emploi.

À 19 ans, j'ai construit en quelques semaines ma famille : je me suis marié et j'ai adopté la fille d'un an et demi de mon épouse. Elle est devenue ma fille et j'en suis fier. J'ai eu un fils, un an après, et j'en suis également très fier. C'est la grand-mère de mon épouse qui s'en est principalement occupée. Elle leur a donné de l'amour. Étant peu présent, j'ai joué le rôle qu'on me demandait de jouer : « attention papa va être fâché ». Après 42 ans de mariage, mon épouse et moi nous sommes séparés. Par ma volonté, je n'ai plus vu ma fille depuis 11 ans et je ne vois mon fils qu'exceptionnellement.

Aujourd'hui les petits-enfants n'ont plus de temps à eux : stages, sport, cours de perfectionnement, scoutisme. Le matériel supplante le relationnel. La course pour être le meilleur ne permet plus beaucoup de temps pour la transmission entre les âges.

Aujourd'hui, j'ai une autre épouse, un chien, deux chats, que de l'amour !

Khadija

J'ai connu mes 2 grands-mères, mais pas mes grands-pères.

Ma grand-mère maternelle a été mariée à 13 ans. Elle a épousé un riche propriétaire terrien. Elle s'occupait de nourrir la basse-cour et les ouvriers. En plus, elle devait supporter un mari violent. Lorsque ses fils ont grandi, 2 d'entre eux sont partis vivre en Algérie, et mon oncle Mustapha est parti vivre à Tanger. Ma grand-mère maternelle a alors fait le choix de partir vers l'Algérie, vers Oran, pour rejoindre ses 2 fils. Elle a emmené avec elle ma mère qui avait 2 ans et mon oncle d'un an. Quelques semaines plus tard, mon grand-père maternel est venu rechercher mon oncle à Oran. Ma grand-mère est alors retournée dans le Rif pour récupérer son fils. Elle s'est enfuie dans la nuit et mon grand-père lui a tiré dessus. Heureusement, ni elle ni l'enfant n'ont été blessés.

Ma grand-mère paternelle a vécu un bel amour, hélas mon grand-père Salah est mort jeune, à 36 ans. À l'époque du franquisme, il y a eu des accords entre le Maroc et l'Espagne. Mon grand-père paternel faisait partie de ceux qui ont été « embauchés » par Franco. Il a fait la

guerre d'Espagne. C'est là qu'il est mort. À ce jour, nous ne connaissons pas l'emplacement de sa tombe. Devenue veuve, ma grand-mère paternelle est retournée vivre avec ses beaux-parents. Mais ceux-ci-ci ne partageaient pas avec elle la pension militaire de son défunt mari, alors elle a choisi de partir vers l'Algérie, à Oran. Elle a pris, dans ses bagages, mon père qui avait 3 ans et ma tante Fatna qui était bébé. Elle a ensuite épousé un monsieur beaucoup plus âgé qu'elle et qui vivait dans une ferme de colons français. Il était veuf et avait 3 enfants.

Comment mes parents se sont rencontrés ? Lorsque ma mère avait 16 ans, mon père l'a repérée à la sortie du hammam. Elle était très jolie et avait les joues toutes rouges. Il l'a suivie discrètement jusque chez elle. Et plus tard, il a demandé sa main.

Guillaume

Mes deux grands-mères, Flamandes et catholiques pieuses, venaient de familles avec 17 enfants.

Mon grand-père maternel était très marrant. Quand il était enfant de chœur, il faisait des blagues au curé, comme mettre des poissons dans l'eau bénite. Il apprenait à dire des jurons au perroquet du médecin. Ce grand-père était très anticlérical, même s'il avait grandi dans une famille très catholique. Je ne sais pas qui je serais devenu sans lui. Au fil de mes jeunes années, il m'a appris à ne jamais croire quelqu'un sur parole, à vérifier les arguments, et à toujours relativiser sans juger personne. Ainsi, sans qu'il s'y oppose, son épouse, un jour, est devenue membre d'une secte protestante. Ma mère, ma sœur et moi l'y avons suivie. Dans une moindre mesure, mon père. J'ai été élevé dans cette secte. D'ailleurs, à 16 ans, on voulait que je devienne évangéliste en Afrique, ce que je ne voulais pas.

Mes deux grands-parents maternels ont été mes éducateurs, mon havre de paix, et m'ont appris l'Amour vrai, de cœur à cœur. Mes parents, qui se sont connus dans cette église radicale, ne pensaient qu'au travail, à l'argent et à l'ascension sociale. J'avais très peur de mon père, il était très dur et colérique. Il pouvait crier fort et je craignais qu'il me donne des coups. Un jour j'en ai eu le souffle coupé. Il faut dire que mon père, enfant, avait été battu par sa mère et sa sœur, de 20 ans son aînée. Pour se protéger, il allait à la cave. Par après, moi, d'ailleurs j'ai toujours vu mon père à la cave. C'est là qu'il bricolait, qu'il inventait. C'était un travailleur, il a débuté à 15 ans comme ouvrier, sans diplôme et est devenu à 40 ans professeur d'université. Il a développé de nouvelles techniques.

J'ai été écrasé par mon père. Et lui a été écrasé par ma mère. C'était une enfant, jalouse de tout, pleine d'ambition. Elle a poussé mon père à toujours travailler plus. C'est comme ça qu'il est devenu ce qu'il est devenu. À table, mon père parlait de ses réalisations et ma mère parlait d'argent.

C'est à 78 ans que, pour la première fois, mon père m'a appelé par mon prénom, avant il m'appelait « imbécile ».

Maria

Mes grands-parents sont partis en Angola et au Mozambique, d'anciennes colonies portugaises et mes parents y ont grandi. C'est grâce aux photos de famille que je peux recomposer mon enfance et l'histoire de ma famille. Mais ça reste flou en moi.

Mon père n'a pas connu son père, car il est décédé quand ma grand-mère était encore enceinte. Il est fils unique. Sa mère l'a élevé au sein de la famille de son défunt mari, dans un environnement très strict où les manifestations d'amour manquaient. Il a été mis, très jeune, en pension pour les études et s'est senti livré à lui-même, abandonné. Dans cette famille, il y a comme un manque de transmission d'amour.

Ma mère est décédée quand j'avais 13 ans. Comme mon père s'est retrouvé seul avec 3 jeunes filles, notre grand-mère l'a beaucoup aidé. Elle s'est occupée de mes sœurs et moi pendant toute notre adolescence et, même si elle était très stricte et ne savait pas manifester son amour pour nous et pour son propre fils, elle nous a aimés énormément et faisait beaucoup pour nous. Parfois elle nous surprotégeait et ça a provoqué des tensions dans la famille, principalement quand mon père a voulu se remarier.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de la famille de ma mère. J'ai appris récemment que mon grand-père maternel est décédé seul au nord du Portugal. Sans doute est-il revenu seul d'Afrique. Je ne l'ai pas connu et je ne trouve pas de photo de lui dans les archives familiales. Ma grand-mère maternelle apparaît dans les photos de notre enfance et je sais qu'elle est revenue d'Afrique plus tard et s'est installée à Estoril, très près de Lisbonne, mais je ne me souviens pas de l'avoir rencontrée.

Je mène un travail de recherche pour retrouver des traces de ma famille, du côté de mon père et aussi de ma mère, car je manque de références.

Ça me fait plaisir d'écouter les autres raconter leur histoire familiale, même si mon histoire est pleine de trous. À chacun son histoire ! Quand j'écoute les histoires des autres, je me rends compte que la famille parfaite ne semble pas exister.

Être femme - être homme

Rahma

J'ai été éduquée différemment que mes frères. Moi, j'avais la charge de la maison, je devais rester à l'intérieur. Et les hommes avaient un rôle à jouer à l'extérieur. Mon père était très dur, très sévère. Mon père a eu 2 femmes officielles en même temps, c'était un polygame. Ce genre de choses est autorisé dans ma religion et nous trouvons cela normal. En tant que femmes, nous devons l'accepter.

Moi, je n'avais pas mon mot à dire sur les choix de ma vie. J'ai été très frustrée à l'intérieur de moi. J'ai été amoureuse du voisin, j'aurais aimé l'épouser, mais mon père n'a pas voulu. Et je n'ai pas eu mon mot à dire. J'étais très renfermée, je ne parlais pas beaucoup. Je n'avais personne à qui me confier.

Pendant longtemps j'ai détesté les hommes à cause de mon père. Son caractère intransigeant et sa sévérité ont fait que je ne voulais pas quelqu'un de la même région que lui. Il était originaire du Rif marocain.

À 25 ans, mon frère m'a présenté un ami. Il n'était pas rifain. Nous sommes mariés depuis 35 ans et nous sommes très heureux ensemble. En fait, lorsque j'ai eu 18 ans, ce monsieur était venu demander ma main à mon père, mais il avait refusé. Et quand, 7 ans plus tard, il est revenu à la charge, vu mon âge - 25 ans c'est une vieille fille chez nous - mon père a accepté !

Éric

Ça veut dire quoi être un homme ? Est-ce un rôle ? Il est influencé par la société, par le milieu dans lequel on vit, l'éducation et la religion reçues et la région où on vit. J'aime me décrire comme un nomade social. Tout au long de ma vie, j'ai eu la chance d'avoir un parcours de vie qui m'a permis de voyager dans des cultures, des cultes et des statuts sociaux différents. La vie m'a donné cette richesse.

Je me dis que pour être un homme, il faut parcourir le chemin de la vie. Il faut assumer ses actes, être capable d'écouter, sans être nécessairement en accord avec l'autre, sans juger.

À 18 ans : j'ai découvert la beauté de la vie

À 30 ans : la force d'être un homme

À 40 ans : j'ai pensé être arrivé

À 50 ans : j'ai découvert ce qu'est la sérénité après une période difficile

À 60 ans : je me suis enrichi du doute sur mes certitudes.

À 70 ans : je découvre qu'on peut prendre enfin du recul et dire : « c'est beau la vie »

Je suis « masculiniste ». J'ai difficile à comprendre les femmes qui cherchent à être hommes, ne faut-il pas essayer d'être ce qu'on est ? Aujourd'hui les extrêmes veulent tout et immédiatement. Ne faut-il pas de la patience et du temps pour changer ? Évolution ou révolution ? Je suis pour une société égalitaire.

Khadija

Depuis longtemps, je me bats pour le droit des femmes et le droit des enfants.

Comment suis-je devenue féministe ?

Mon père et ma mère formaient un couple explosif. Ma mère n'a pas pu choisir son conjoint et n'a pas eu la possibilité de divorcer quand cela devenait terrible de vivre avec mon père. On ne divorçait pas à cette époque-là, l'épouse devait subir et se taire ! En plus matériellement, elle était dépendante de son mari. Et avec 5 enfants, elle ne savait pas où aller.

Mon père était violent avec ma mère. C'était une femme battue. J'ai assisté à des scènes de brutalité où il lui arrachait les cheveux. J'étais l'aînée de 5 enfants. Plusieurs fois, j'ai essayé de les séparer et de protéger ma mère. Alors je recevais des coups moi aussi.

Cela m'a donné de l'homme une image très négative. Longtemps je n'ai pas fait confiance aux hommes. C'est grâce à une thérapie que j'ai pu faire la part des choses. Aujourd'hui je peux dire que mon père était peut-être lunatique. C'est-à-dire que son humeur n'était jamais stable. Aussi les moments de bonheur s'entrechoquaient avec des moments de grande douleur.

Mon frère aîné est mort à l'âge de 5 ans, alors je suis devenue « le garçon » de la famille. J'ai été éduquée à prendre des responsabilités très tôt et à m'occuper de mes frères et sœurs. D'ailleurs, à 17 ans, à la mort de mon père, je suis devenue chef de famille.

Même si la relation entre mon père et ma mère était très instable, mon père m'a éduquée avec un esprit progressiste. Comme il a vécu en Algérie sous l'occupation française, il parlait très bien français. Il souhaitait pour moi, en tant que femme, une vie émancipée. Je me suis toujours bien entendue avec les garçons, les chichis et les tralalas des filles ne m'ont jamais intéressée. Je suis restée vierge jusqu'au mariage, à 28 ans.

La loyauté et la justice sont des valeurs très importantes pour moi. J'ai fait des études d'assistante sociale et j'ai beaucoup milité pour le droit des femmes en Belgique et au Maroc. Encouragée par mon père, j'ai eu une éducation qui m'a permis de prendre la parole lorsque je le trouvais nécessaire.

Guillaume

Ma mère avait 2 femmes de ménage, plus ma grand-mère. J'ai eu une éducation très différente de celle de ma sœur. Je devais être polyvalent, je m'occupais par exemple du chauffage avec le charbon.

Mon père avait le rôle de gagner de l'argent pour faire vivre la famille, il n'était jamais là, il travaillait beaucoup.

Les choses de la vie, je les ai connues à 21 ans, quand je me suis marié pour la première fois. Avant cela, je me sentais coupable, car je ne savais pas ce qui m'arrivait : dès que je ressentais des sensations sexuelles, je demandais pardon à Jésus. Mon épouse restait à la maison et moi je travaillais. Je me sentais responsable de la sexualité de mon couple. Si cela fonctionnait, c'était grâce à moi. Et si cela ne fonctionnait pas, c'était de ma faute. C'était lourd à porter, j'ai longtemps eu l'impression de rester dans ce piège.

Par après, je suis devenu féministe. J'ai refusé le rôle secondaire des femmes c'est-à-dire d'être des ménagères qui s'occupent du mari et des enfants. Après 18 ans de mariage, j'ai rencontré ma 2^e épouse. Elle était très fortement féministe. Cela a été une belle histoire. Nous avons divorcé au bout de 18 années, car mon épouse a souhaité vivre seule.

Aujourd'hui je suis marié pour la 3^e fois. Notre relation est égalitaire. Cela fait 24 ans que nous vivons en bonne entente. Chacun a son territoire et respecte celui de l'autre. Ce n'est pas un mariage d'amour classique, il s'agit d'une femme que j'ai abritée pour la protéger de son mari violent et elle est restée. Avec le temps, c'est devenu un mariage d'amitié et nous sommes très heureux comme ça.

Aujourd'hui, il n'est pas évident d'être un homme ni d'être une femme, car les modèles ont changé. On a perdu nos repères et chacun cherche une autre manière d'être. Certaines femmes mènent un combat contre les hommes. Actuellement, je préfère fréquenter des femmes que des hommes, je les trouve plus intelligentes, elles m'apportent davantage dans la relation.

Maria

Mon adolescence s'est déroulée au Portugal, dans la période suivant la fin de la dictature de Salazar, à un moment de changement de mœurs. Pendant la dictature, la mentalité était très conservatrice et la religion catholique très présente dans la vie des gens. Le rôle social des femmes était limité. Après la révolution, cela a été un changement global de la société.

Le fait d'habiter dans la capitale m'a permis d'être plus libre. Même si mon père était plutôt conservateur et ma grand-mère très stricte, le manque d'encadrement familial, dû à la mort de ma mère, m'a permis de choisir mon chemin. J'étais plutôt intellectuelle, intéressée par la

culture, et j'ai décidé que le mariage ne me convenait pas. En fait, je ne me suis jamais mariée, même si j'ai vécu en couple plusieurs fois.

Au contraire, mes sœurs se sont mariées très tôt et sont devenues mères rapidement. Je pense qu'elles se sont réfugiées dans le mariage pour un peu compenser le manque de cadre familial dans notre famille. Mais elles ont quand même eu le courage de divorcer après 20 ans de mariage. Malgré la vie plus aisée qu'elles avaient par rapport à la mienne, elles ont réussi à faire ce choix.

Michaël

Je me suis éduqué en regardant les autres et en posant des questions.

J'ai été amoureux de la copine de ma sœur. C'était un amour platonique. En Iran, flirter n'existe pas, on ne peut pas avoir de boyfriend. C'est la famille qui choisit pour toi ta future épouse. Il y a des critères sociaux et financiers pour faire ce choix : les parents de la fille regardent si leur futur beau-fils vient d'une famille honnête, travailleuse et riche. Ce n'était pas mon cas : j'avais une mère dépressive et un père drogué, nous étions pauvres. Je n'ai pas pu envoyer mes parents demander la main de cette fille.

À 19 ans, j'ai découvert les choses de l'amour dans un bordel de Téhéran avec des « anges célestes ». C'est comme ça que j'appelle les femmes qui font ce métier.

Arrivé en Belgique, j'ai rencontré ma future femme. Elle était belge, flamande et travaillait à l'hôpital Molière. Hélas je n'ai jamais été aimé de ma belle-mère. Elle avait des idées négatives sur les Iraniens à cause de la guerre Iran-Irak.

Je peux dire que j'ai eu la chance d'être un garçon dans ce monde.

Michèle

Ma mère a eu quelques amants après le décès de mon père. Lorsque j'ai eu 16 ans, elle a épousé le cousin de mon père, mon tuteur. C'est grâce à lui et à ma maman que mon regard sur les hommes a changé.

À 18 ans je suis partie en voyage avec des amis. Dans le train qui m'emmenait en Espagne, j'ai rencontré un jeune homme espagnol. Nous avons eu des échanges de lettres pendant un an et demi. J'étais très amoureuse de ce garçon. Il a demandé ma main, mais mes parents ont refusé, car j'étais aux études.

Ensuite je me suis mariée avec un homme proche de la famille, mais on s'est quittés après 10 ans de mariage. Nous avons eu une fille. Avec le recul, je pourrais dire que ce mariage était un mariage « arrangé ». Je n'étais pas vraiment amoureuse.

Après cela je suis tombée amoureuse d'un homme de 25 ans de plus que moi. C'était le directeur de l'institution où je travaillais. Il admirait les femmes et les respectait beaucoup. Il est mort il y a 13 ans. Nous avons été très heureux, il me manque beaucoup.

Travail et bénévolat

Khadija

Au départ, je voulais être infirmière, suite au cancer de mon père qui, après une opération, est devenu handicapé. J'ai eu mon permis de conduire à 19 ans, surtout pour l'aider dans ses déplacements. Mais je n'ai pas terminé mes études secondaires. J'ai alors fait beaucoup de petits boulots.

Par la suite, j'ai passé le jury d'État et je suis devenue assistante sociale. J'ai d'abord travaillé dans une association à Molenbeek, la Porte Verte. Il y avait une école de devoirs et des cours d'alphabétisation pour femmes. Deux fois par an, on préparait un spectacle avec les enfants. Ce n'était pas facile de gérer les 40 enfants, mais c'était passionnant.

Après 7 ans, l'ORBEM, devenue aujourd'hui Actiris, m'a engagée. Pendant 3 ans, j'avais pour tâche la remise à l'emploi des chômeurs. Je devais estimer si les personnes étaient aptes à l'emploi, si elles devaient s'orienter vers une formation ou si on devait les priver de chômage. Il y avait des quotas pour exclure certaines personnes. Je me souviens de chômeurs qui venaient, les vêtements tachés de peinture ou les mains pleines de cambouis, et des travailleuses du sexe disant qu'elles ne travaillaient pas en noir.

Aujourd'hui, je travaille à Bruxelles-Propreté. Ma mission est d'aider le personnel par rapport à l'endettement, à l'alcoolisme, entre autres. On aide aussi les gens à remplir les documents officiels, lire des fiches de salaire. Il y a beaucoup de travailleurs qui ne savent pas lire. On peut donner des aides financières, par exemple des garanties locatives, ou payer des factures. Avant, il y avait très peu de personnel d'origine étrangère, mais maintenant il y a une grande diversité culturelle.

À côté de cela, je me suis formée en thérapie brève à l'école de Palo Alto. Depuis 30 ans, je fais cela et maintenant je me suis spécialisée dans les constellations familiales derviches. La psychogénéalogie me passionne. Je suis aussi conteuse et je fais du théâtre. Bientôt je vais jouer dans un spectacle qui parle de 4 générations de femmes marocaines. On y traitera d'un des tabous de la société marocaine qui est le fait de mettre les personnes âgées dans les homes.

Guillaume

Toute ma vie, j'ai dormi 5 h par nuit, car j'en étais capable et j'étais motivé à beaucoup agir et travailler.

Mes parents m'ont donné le modèle du travail. Déjà enfant, j'aidais mon père, technicien, dans son atelier. Je devais à la fois beaucoup étudier pour obtenir de bonnes notes et aider mes parents dans les tâches ménagères. Le message de mon père c'était : le travail, c'est la liberté. C'est la seule chose que j'ai apprise de mon père. Il ne voulait pas que je rentre à l'armée, il voulait que je fasse des études de sciences. J'ai pensé faire des études littéraires, mais mon père trouvait que le français n'était pas très important.

J'ai fait une première année de médecine. J'ai tout réussi, sauf la chimie. À cette époque, il fallait repasser tous les examens si on ratait un cours. Après avoir échoué trois fois, j'étais content que ce soit fini, mais je n'ai plus osé retourner chez moi. Je suis alors allé vivre chez un ami et j'ai travaillé pour une entreprise de textile.

Après j'ai été appelé au service militaire. J'ai vécu l'armée comme un terrain de liberté par rapport à ma vie d'avant, c'était pour moi un prolongement du scoutisme que j'avais beaucoup aimé. En outre, à l'armée, j'ai été affecté au service médical. Je me suis spécialisé dans la mise en œuvre des moyens médicaux dans des zones de guerre et sinistrées. J'ai longtemps travaillé en Allemagne. Et par la suite, je suis devenu formateur à Gand.

J'ai vécu un événement très marquant : l'accident du Heysel, le 29 mai 1985. C'était un match entre Italiens et Anglais qui a mal tourné. J'étais en service à ce moment-là et j'ai dû organiser l'accueil des 38 morts à l'hôpital militaire. Il n'y avait à cette époque aucune procédure définie. Je n'ai pas dormi pendant 68 h. Il a fallu gérer les familles italiennes qui sont revenues en urgence en Belgique.

Par après, on a tiré des leçons de l'organisation de tout ça, on a réalisé un plan d'urgence qui est d'ailleurs encore utilisé aujourd'hui en cas de catastrophe. J'ai aussi, par exemple, aidé mes collègues à la création du centre des brûlés et de la première cellule d'aide psychologique post-traumatique.

Comme à l'armée, on part à la retraite très tôt, j'ai eu durant 17 ans une carrière civile qui, avant de se stabiliser, a débuté par plein de métiers différents en intérim.

Michaël

Mon père travaillait comme militaire à la caserne. Ma mère était femme au foyer.

Mon premier travail pendant les vacances d'été a été de colporter, de 6h à 20h, des bouteilles de coca. On transportait, du camion à l'usine, les bouteilles pour les cafés. Mon premier salaire, je l'ai donné à ma mère.

Pour éviter le service militaire, j'ai postulé pour une bourse de médecine. Pendant les 6 premières années, je vivais avec d'autres étudiants iraniens. Après la révolution iranienne, on a été mis à la porte. J'ai choisi alors d'avoir un statut de réfugié.

À la fin de mes études de médecine, en 1982, j'ai travaillé comme infirmier dans une maison de repos. J'ai donné ensuite des consultations en tant qu'indépendant à Schaerbeek et à l'hôpital Paul Brien. Les gardes étaient difficiles, car il fallait rester éveillé. Du fait de mon accent, j'avais plus facile avec les étrangers. Je me souviens d'un cas difficile à Schaerbeek : une petite fille étrangère qui avait beaucoup de fièvre, elle vivait dans une cave. Elle n'avait aucun jouet. J'ai vu de la misère là-bas, des gens qui louaient des lits pour dormir. J'ai aidé des gens à mourir, pour les soulager, avant que l'euthanasie ne soit légalisée.

Si j'avais pu choisir le métier que je voulais, j'aurais été astrophysicien. Mais en Iran, il n'y avait des bourses que pour la médecine.

Michèle

Comme mon tuteur travaillait comme directeur dans un hôpital psychiatrique à Tournai, j'ai eu à mon tour envie de faire des études en lien avec la psychiatrie. Ma première année de stage comme assistante sociale, c'était au CPAS de Bruxelles. Je me souviens d'une visite familiale dans les Marolles : le couple avait construit un poulailler dans la salle de bain ! C'étaient des gens de la campagne. Nous avons choisi de fermer les yeux là-dessus pour éviter qu'ils ne soient chassés.

Dans les années septante, à Anderlecht, j'ai travaillé pour une expérience novatrice de logements pour personnes avec des troubles psychiatriques. Ce sont les patients qui se géraient. Il y avait des artistes qui y faisaient des ateliers. Mon salaire m'a permis de payer mon logement. Par ailleurs, je me suis formée à la thérapie systémique avec le célèbre psychiatre belge Mony Elkaim.

Par la suite, à 41 ans, j'ai créé un centre de jour à l'hôpital de Mons, à l'image de ce que j'avais vécu à Anderlecht. Là, les patients avaient la parole.

Entre ici et là-bas

Cricrou

J'ai eu envie d'immigrer de Roumanie à cause de la dictature. Ma sœur et moi, à la révolution, avons obtenu un passeport, mais pas de visa. Plus tard, ma sœur a reçu un visa de la Belgique et, lorsque j'ai eu 32 ans, je l'ai rejointe.

J'ai eu rapidement une très belle expérience avec la Belgique. J'ai tout de suite travaillé dans un bureau d'architecte. J'aime beaucoup la langue française. En Belgique, je trouve une tolérance que j'aime beaucoup, je sens qu'il y a un intérêt, une curiosité saine envers les autres cultures. Mon immigration m'a permis de connaître d'autres personnes venues de différents pays.

Ce qui m'a manqué, ce sont la langue et la cuisine de mon pays natal. Je ressens aussi un peu la nostalgie de la campagne de mon enfance. Mais je n'apprécie pas la mentalité de mon pays, la corruption et le machisme ambiant.

Je n'ai plus personne là-bas, sauf quelques cousines. Mes parents, qui avaient émigré en Hongrie, sont venus en Belgique à la fin de leur vie et sont décédés à présent. Ici, je ne recherche pas la compagnie d'autres Roumains. Ils s'intéressent trop à l'argent, me demandent combien je gagne. Je ne me sens pas proche d'eux.

Ce que je n'aime pas en Belgique ? Les longs mois de pluie !

Khadija

Je suis fière de mes racines berbères, même si je vis ici depuis mes 3 ans. J'ai effectué des recherches sur ce peuple. Il se fait appeler les Amazigh ! Ce qui veut dire : hommes libres. Beaucoup d'immigrés marocains ne connaissent pas l'histoire de cette culture. C'est dommage, car elle est très ancienne et possède plein de bonnes valeurs.

J'ai grandi dans « le mythe du retour », dans le rêve, chez les familles immigrées, de revenir au pays d'origine après avoir vécu un certain temps en Belgique. Mais en réalité, cela ne se fait pas, car les parents travaillent jusqu'à la pension et les enfants créent des liens dans le pays d'accueil. De plus, un écart de mentalité s'est creusé entre ici et là-bas !

C'est compliqué de s'habituer aux mœurs et modes de vie d'ici, cela demande du temps et des sacrifices ! Donc, difficile de vraiment repartir avec toute la famille et de tout quitter ! Jusqu'à l'âge de 15 ans, je ne savais pas si j'allais retourner au pays. Il m'a fallu prendre une décision pour que je puisse enfin m'enraciner ici et surtout ne plus être assise entre deux chaises, ce qui je l'avoue est très inconfortable et anxiogène !

Nos voisins à Charleroi étaient espagnols, italiens, belges et marocains. C'était une richesse de saveurs et d'accents divers. Petite, je jouais avec les enfants espagnols et, sans le savoir, j'ai bu du vin de table. Plus tard, lorsque les charbonnages ont fermé, nous sommes arrivés à Bruxelles. En secondaire, mes meilleurs amis étaient Zairois et Haïtiens. Je suis consciente que vivre en Belgique m'a permis de rencontrer des personnes venues de plusieurs horizons. Cette diversité m'a beaucoup apporté au niveau humain.

J'ai baigné autant dans la culture d'ici que dans celle du Maroc. Car la communauté marocaine a conservé sa culture tout en vivant ici. C'est à travers les fêtes, les diverses cérémonies, les chants, la langue, que j'ai acquis la culture et la religion de mes parents.

Avec le temps, certaines valeurs se perdent chez nous. Par exemple, avant on pouvait passer chez les voisins de manière libre, la porte était toujours ouverte. Aujourd'hui, il faut prévenir et prendre rendez-vous. Mais on a gardé certaines traditions qui témoignent de notre hospitalité, celle par exemple de rajouter sur le plateau de thé, un verre supplémentaire au cas où un invité « surprise » viendrait taper à notre porte.

Guillaume

Moi j'aime la pluie ! Je suis Bruxellois !

Mes grands-parents étaient flamands. Enfant, je parlais le français, car ça faisait « bien », « chic » et que la langue véhiculaire était le français. Mais, bien que francophone, j'ai bien dû me rendre compte qu'en vrai Bruxellois, ma sensibilité était plutôt flamande.

J'ai vécu dans une religion qui était pratiquée de manière très radicale, c'étaient les mêmes règles que chez les Juifs et musulmans. Je n'allais pas à l'école le samedi matin, car à l'église, le samedi était le jour de repos.

J'ai vécu des discriminations à cause du fait que j'étais gros. À la maison, on mangeait gras et mal et ma mère était très grosse. Elle valorisait le fait que j'étais gros, mais les autres enfants se moquaient de moi.

Ayant choisi de devenir militaire, l'Armée m'a offert l'occasion de fuir. Mon épouse et moi, le jour du mariage, avons chargé notre Simca 1000 de tous nos biens et avons rejoint l'Allemagne. Rejetés par nos familles, nous avons fui l'église. Nous voulions démarrer une nouvelle vie, devenir nos propres maîtres.

Maria

Nous avons beaucoup bougé dans notre famille. Quand on déménage, on gagne, on s'enrichit d'expériences et on apprend d'autres modes de vie, mais on perd aussi beaucoup, on perd de son identité en en construisant une autre. On développe un être flou, et ça, c'est douloureux.

Les gens qui n'ont pas eu le même genre de parcours ne comprennent pas. Moi, je me sens connectée avec les autres migrants du monde.

J'ai beaucoup souffert jeune, en arrivant au Portugal, après l'indépendance des colonies. On subissait des préjugés : en Afrique, on était des Blancs, des colonisateurs et, au Portugal, on nous appelait « retornados », cela correspond au terme « Pieds-noirs » en France. À l'école on était harcelés, on était bousculés par les autres enfants. Et nous n'avions pas de parents pour nous soutenir, car nous vivions en familles d'accueil.

« Retornado » signifie celui qui retourne, mais moi je ne retournais pas, car je suis née en Afrique. C'étaient plutôt mes grands-parents et mes parents qui retournaient. On était mal vus, car on avait été des exploitants. Il a eu aussi un grand choc culturel, car les gens arrivant des colonies avaient des habitudes très différentes de celles de Lisbonne. Aussi, le contexte de crise du pays, les grands changements politiques et historiques qui se produisaient à cette époque ont été à l'origine de beaucoup de tensions sociales.

Plus tard en tant qu'adulte, en venant travailler au Luxembourg et en Belgique pour des raisons professionnelles, j'ai subi des expériences qui m'ont fait bien sentir que je n'appartenais pas au pays « d'accueil » et ça, c'est très dur. Or je suis une Européenne. J'imagine que, pour les personnes d'autres continents, ça doit parfois être plus complexe et douloureux. En arrivant au Luxembourg en 2005 pour mon travail, j'ai compris que le Portugais était perçu comme quelqu'un de bas niveau, qui n'avait pas fait d'études et ça m'a causé des difficultés. Un jour je suis allée chez le médecin et celui-ci ne croyait pas que j'étais portugaise : « vous n'êtes pas portugaise, car les Portugais n'ont pas les yeux bleus et ne sont pas blonds ! Vous avez étudié, vous êtes mince et grande ! ».

Je suis consciente que je dois transformer ces expériences en un atout, pour être plus forte. Je n'y arrive pas encore. J'essaie de ne pas vivre uniquement dans un milieu d'immigrés. Cela me semble figé, on a des idées très « clichés » : la culture portugaise, ce n'est pas que le fado et les pasteis de nata. J'essaie de me lier à plusieurs cultures et personnes et de les comprendre par le biais de la culture. Ça me permet de m'équilibrer et d'apprendre toujours plus. La littérature, les arts plastiques, le cinéma, etc., sont des langages internationaux qui nous font comprendre le monde.

Retourner au Portugal ? Je n'en sais rien... J'aimerais retourner dans mon pays, mais je n'aimerais pas être très loin de ma fille, qui habite maintenant elle aussi hors de notre pays d'origine.

Michaël

J'ai quitté l'Iran pour la Belgique en 1976, pour étudier la médecine. J'ai alors connu le racisme. Un professeur a voulu me faire échouer injustement à son cours. Finalement, une réunion a été organisée pour que je puisse quand même réussir mon année.

Avec ma première femme, une Belge, j'ai aussi été confronté au racisme. Ma belle-mère ne me faisait pas confiance. Elle pensait que j'allais m'enfuir avec notre fille en Iran.

Une autre fois, pendant la guerre Iran-Irak, je suis allé boire un café à Ixelles avec une amie iranienne. Mais ils ont refusé de nous servir et nous ont chassés du café.

À cause de mon accent, on voit tout de suite que je suis étranger. Comme c'était difficile, plus tard, j'ai changé mon prénom : de Moslem, je suis devenu Michaël.

Je me sens 100% belge depuis mon arrivée. Mon cœur est belge. Mais je nourris ma part iranienne à travers la littérature et la poésie de mon pays d'origine. En Iran, la langue c'est le farsi (le perse), c'est une langue asexuée, ce qui est plus facile que le français.

Quand je suis arrivé en Belgique, j'ai eu un choc culturel, car, en Iran, la société musulmane est misogyne et les femmes n'ont pas beaucoup de droits. Ici en Belgique, j'ai été surpris de la liberté sexuelle. Mais surtout, je me suis senti enfin libre d'apprendre tout ce que je voulais, entre autres l'astronomie.

Rahma

Pendant mon enfance et adolescence, j'ai été ballottée et déchirée entre le Maroc et la Belgique. J'ai toujours été assise entre deux chaises. Cela a été une période très douloureuse pour moi.

C'est lorsque je me suis mariée et que j'ai enfin pu créer ma propre famille, que j'ai choisi de m'ancrer en Belgique. Je ne voudrais pas vivre au Maroc, mais ma mère y vit et est malade, c'est difficile.

Avec le temps, je peux dire que cette instabilité m'a aidée dans la vie : aujourd'hui je sais m'adapter facilement à diverses situations. Je n'appartiens ni à l'une ni à l'autre communauté. J'appartiens aux deux. J'ai appris la tolérance envers les personnes. J'ai la faculté de rechercher et réunir les absents dans la famille. J'aime beaucoup faire le lien entre les gens.

Et l'hospitalité est une valeur très importante pour moi. Avant, la porte de nos maisons était toujours ouverte pour le visiteur.

Éric

Grâce à mes voyages, mon regard a changé sur l'être humain. Quand on est à l'étranger, on se sent belge. Voici un témoignage de mon travail à la marine marchande, où je me suis engagé à l'âge de seize ans.

Nous sommes le 20 avril 1968, il est 17 heures, les amarres sont larguées. Le remorqueur nous tire du quai, le navire quitte l'Escaut. A hauteur de Vlissingen, le pilote quitte le bateau. Nous prenons le large, direction la côte est des États-Unis. Ma nouvelle demeure est un navire de

22.000 tonnes. Il possède 7 cales et mesure 172 mètres de long. J'habiterai ce navire jusqu'à sa fin de vie, et ce pendant 1 an, 1 mois et 13 jours.

Mon univers se limite à quelques mètres carrés. Un lit surélevé avec des tiroirs en dessous, un évier, une table, une banquette, une penderie. Pas de radio, pas de télévision, pas d'internet, pas de portable, pas d'air conditionné. En mer, le soleil tape fort sur la tôle. Dur dur sous les tropiques. La cabine est située plus bas que le pont, ce qui implique de tenir le hublot fermé quand la mer est agitée.

Nous sommes 33 hommes à bord, pas de femmes. Des officiers de pont, des officiers pour les machines, des matelots avec leur bosco pour les travaux de pont. Un chef steward pour diriger l'équipe cuisine (cuisinier, boulanger et un commis) ainsi que de deux stewards et un « cabine boy ». Nous avons à bord un marconiste, c'est encore l'époque du morse - pour pouvoir contacter la terre - et du sextant pour prendre la position du navire. Pas de médecin à bord, c'était le second officier qui faisait office d'infirmier.

À bord, chacun a son job. Les matelots de jour, le personnel de cabine et de cuisine travaillent en service coupé, une dizaine d'heures par jour, sept jours sur sept. En mer, les officiers montent de quart, de jour comme de nuit, que ce soit en machines ou sur le pont. Pendant les escales, les mécaniciens s'occupent des réparations et, les officiers de pont, de la cargaison.

Une traversée de l'Atlantique jusqu'au canal de Panama prenait 22 jours et nuits de mer. Il en fallait trente de plus à partir de Balboa au canal de Panama pour rejoindre le Japon. Le navire faisait du tramping en fonction de son affrètement, ce qui l'amenait régulièrement à des voyages de plus de 20 jours en haute mer. L'occupation à bord était peu diversifiée.

N'oublions pas qu'à cette époque il n'y avait pas d'internet, de télévision, quelques-uns avaient des radios avec de longues ondes. Radios bien souvent achetées au Japon, ce qui permettait de capter quelques radios anglophones. Chez les officiers, la lecture était privilégiée ainsi que l'étude pour la prochaine étape de leur carrière.

Après un certain nombre de mois, d'années en mer, l'officier pouvait rejoindre l'école maritime pour un passage au grade supérieur. Chez les matelots, c'étaient plutôt les jeux de cartes qui avaient la cote. La principale occupation était le travail, de 10 à 12 heures par jour, tous les jours du calendrier. Les échanges étaient rares et bien souvent en fonction de l'appartenance à un groupe.

La vie à bord était différente de la vie à terre. Ceux qui n'avaient pas de lien spécifique en Belgique ne se tracassaient pas beaucoup. En effet pas de soucis pour faire les courses, préparer à manger, payer le loyer, faire réparer la voiture ou la machine à laver, voire encore pour l'augmentation du prix du pain. Être solitaire s'apprenait.

La gestion des ressources humaines sur le bateau était bien différente de ce qu'on trouvait à terre. Voici trois exemples pour illustrer.

Un deck boy ne voulant pas travailler a été attaché à la passerelle à l'extérieur avec uniquement de l'eau et défense de lui parler. Il a tenu 24 heures avant de demander de pouvoir travailler.

En quittant le Japon, les matelots étaient dans tel un état d'ébriété qu'ils refusaient de travailler. Le premier lieutenant demanda au commandant ce qu'il fallait faire. Celui-ci lui a répondu : « quand ils n'auront plus rien à boire, ils reviendront travailler ». Ils ont repris le travail après 9 jours de mer !

À Santos au Brésil, nous étions trois à devoir nous rendre chez le médecin. Le second chef mécanicien l'électricien et moi-même avons cherché un médecin, en faisant de nombreuses haltes pendant 12 jours, nous ne l'avons jamais trouvé. Nous sommes revenus à bord quelques heures avant le départ du navire. Nous avons été privés de trois jours de paie !

Il y avait aussi les escales, rares instants de lien social, bien souvent dans les bars. Rien à voir avec du tourisme, mais bien avec le vécu des habitants de l'endroit et bien souvent simplement la recherche d'affection.

Ce en quoi je crois

Khadija

Je suis une musulmane sunnite. Ma religion est très ancienne. J'ai baigné dans cette religion. Mais en Algérie, sous l'occupation, la religion passait au second plan. La religion m'a été transmise par mes parents. Dans la majorité des familles, on apprend ce qui est pur et impur, permis ou non. Mais mon père, lui, était progressiste. J'ai aussi eu la chance en Belgique d'avoir des enseignants qui m'ont appris un islam moderne, respectueux des femmes. Du coup, je suis assez ouverte aux autres cultes et philosophies. Je vais aussi dans les églises, j'aime ressentir le silence et l'atmosphère de recueillement et de prière. Je fréquente aussi une association de catholiques, amis de l'islam, qui s'appelle El Kalima. On organise des activités ensemble.

Je suis musulmane pratiquante et aujourd'hui je combats tous les obscurantismes de quelque religion que ce soit !

Il y a aussi des périodes où j'ai été moins pratiquante, mais j'ai toujours fait le ramadan et donné l'aumône. Avec ma mère, j'ai dû faire beaucoup bouger les lignes. Par exemple, quand j'étais adolescente, je ne pouvais pas parler aux garçons. J'ai dû me battre contre cela. Je n'ai jamais dû porter le voile. Quant à ma sœur, elle a choisi de le porter.

Beaucoup de personnes de ma communauté font de bonnes actions. Certaines le font juste pour gagner des grâces et aller au paradis. J'avoue que je le fais aussi, mais parce que cela me fait du bien d'être utile aux autres et que je trouve la solidarité importante. Je m'intéresse beaucoup à la philosophie. Grâce à cela, je remets en question les affirmations toutes faites, j'apprends à mettre les dogmes en doute.

Guillaume

Pour moi, toute religion est une secte.

Dans la secte protestante que j'ai fréquentée, on m'a lavé le cerveau. Je pensais que je devais convertir les gens pour qu'ils n'aillent pas en enfer ; j'ai réussi à me libérer de cela. Pour moi, si Dieu existe, alors il doit exister pour tous. Pour accéder à lui, on n'a pas besoin d'intermédiaire.

Dans les religions, on impose des règles que les gens suivent pour mériter l'au-delà. Aussi parce qu'ils ont peur de ce que les gens vont penser d'eux. C'est hypocrite. Chez les catholiques, on peut se confesser. Chez les protestants, les péchés ne s'effacent pas. Il n'y a pas de confession. Avec la religion, j'ai appris à me dépasser, car il fallait tout le temps viser la perfection. J'allais aux scouts, même si c'était interdit par l'église radicale que je fréquentais, cela m'a apporté beaucoup.

À l'université, j'ai été confronté à la méthode scientifique. Je crois que je suis une petite poussière dans l'univers. Je suis né, mais je n'ai pas demandé à vivre. Et je sais que je vais mourir. Je m'invente mes propres règles, celles du vivre ensemble. J'ai éduqué mes enfants à essayer de trouver par eux-mêmes des solutions, même si j'ai toujours été prêt à les écouter et à les conseiller. J'ai transmis aussi à mes enfants le sens du travail. Si tu veux être libre, ne dépends de personne ! C'est la seule chose que mon père m'a vraiment transmise. Mais une différence avec mon père, c'est le fait que j'ai donné de l'affection à mes enfants, je les serre contre moi et les embrasse.

Je ne supporte pas que la religion impose des morales. Ma spiritualité, c'est de m'investir dans des actions. En faveur de l'avortement, par exemple et pour l'émancipation de la femme. J'ai participé à plusieurs manifestations. Ma première épouse a mis un an et demi à accepter de prendre la pilule. Car prendre la pilule signifiait être une femme qui couche avec plein d'hommes ! J'ai aussi milité en faveur de l'euthanasie. Je suis pour la laïcité, celle qui nous permet de vivre ensemble, riches de nos différences. Je suis un anticlérical.

Maria

Au Mozambique, la religion catholique était très importante, on en était imbibé. Notre vie était rythmée par des rituels : il y avait des processions, on priait, on allait à la messe de minuit les soirs de Noël. J'allais dans un collège de Sœurs. Là, on allait à la messe et les sacrements religieux étaient incontournables. On se mélangeait aux autochtones lors des rituels. Ma mère était fort appréciée d'eux, elle était parfois choisie comme marraine ou invitée lors de mariages.

Lors de mon retour au Portugal, j'ai vécu dans une famille d'accueil où vivait aussi un prêtre. Et cela me faisait peur, car je craignais de pécher et de devoir me confesser. Dans ce village, les femmes étaient habillées en noir et voilées, je les voyais souvent prier avec un chapelet.

Quand je suis arrivée à Lisbonne après le décès de ma mère, j'ai décroché de la religion. J'avais alors 13 ans, Dieu n'avait pas sauvé ma maman et je n'ai plus jamais cru. J'aime encore parfois aller dans les églises pour me retrouver. Mais les églises du Portugal sont plus belles qu'ici. Aujourd'hui, je vais parfois dans des musées pour me recentrer.

J'ai une spiritualité, car je pense qu'il n'y a pas que le matériel qui compte. J'ai étudié l'anthropologie : toutes les civilisations ont besoin de rites de passage, lors des naissances, des décès... Aujourd'hui, on perd un peu les rituels. Notre société est devenue trop individualiste.

La valeur la plus importante pour moi, c'est le respect des autres. Je cherche à m'entourer de belles personnes.

Michaël

Ma famille paternelle était orthodoxe et ma famille maternelle était chiite. Ma mère était une fervente musulmane, elle pratiquait la prière et le ramadan. Mon père, lui, était perdu dans la drogue et l'alcool. De 4 à 7 ans, je suis allé dans une école coranique. J'y allais pour faire plaisir à ma mère. C'était un pensionnat. J'en suis sorti plus athée qu'avant.

Je trouve que les religions sont superstitieuses. J'ai aussi quitté l'Islam par rejet des chefs religieux iraniens. Depuis que je suis en Belgique, je suis bouddhiste et végétarien. Je suis contre l'abattage des animaux. C'est ma deuxième femme qui m'a amené vers le bouddhisme. Ce que j'aime là-dedans, c'est le fait de ne pas être matérialiste, de ne pas se tourner vers les plaisirs faciles. Le bouddhisme dit que les choses sont impermanentes. Je ne vais pas au temple. Mais je rencontre d'autres bouddhistes lors de conférences. J'ai eu l'occasion de rencontrer le Dalai-Lama.

Michèle

J'ai été élevée dans une famille catholique. Très tôt, le vocabulaire et les propos de la religion catholique ne me parlaient pas. De plus, dans ce monde catholique, tout ne se passait pas très bien. Par exemple ? Pendant que j'allais à la messe de l'évêque à Tournai le dimanche avec ma grand-mère, mon grand-père avait des relations sexuelles avec la patronne d'un bar. Je trouvais tout cela très hypocrite. J'ai été dans des institutions religieuses, mais, à mes 12 ans, j'ai pu choisir de ne plus aller à la messe. Je suis devenue athée, mais très engagée au niveau social.

Des valeurs très importantes pour moi sont l'attention à l'autre, le partage, le respect des trajectoires de chacun. J'ai transmis cela à ma fille et j'essaye aussi de le faire avec mes petits-enfants, par exemple laisser la place aux autres sur le trottoir. J'ai du respect pour les personnes qui croient. Ma fille a épousé un Turc, ma petite-fille baigne dans plusieurs croyances.

Rahma

Je suis une musulmane sunnite. J'ai été éduquée là-dedans. Mes parents m'ont enseigné la religion. Puis, plus tard, j'ai appris par moi-même. Encore maintenant, je cherche. Je respecte les autres religions, chacun a le droit d'avoir ses croyances. Je suis déjà entrée dans des églises. Aujourd'hui, on comprend mieux la religion que nos parents, on parle à la mosquée, on assiste à des conférences. C'est assez ouvert. Le discours des imams a évolué, s'est adouci. Les imams se sont adaptés à la vie européenne. Mais il reste certains sujets tabous, comme la sexualité, même si on en parle de plus en plus dans les familles. Moi, j'en parle avec mes enfants.

À titre bénévole, je pratique des lavages mortuaires, à domicile ou à l'hôpital. Cela m'apporte la paix. Ce qui m'a donné envie de faire ça ? Quand j'étais petite, au Maroc, mon grand-père

me parlait de cela. En Belgique, j'ai eu l'occasion d'accompagner quelqu'un qui le pratiquait et j'ai appris. À quoi ça sert ? On nettoie les morts pour les préparer pour l'au-delà. On les emballe dans un linceul. Au Maroc, on enterre directement les corps dans la terre, sans cercueil. Lorsque je pratique les lavages mortuaires, j'aime être accompagnée de la famille. Cela me permet d'avoir une grande proximité avec elles dans un moment très particulier, sacré.

Les changements et événements dont je suis témoin

Guillaume

Je pense que les religions sont dirigées par des humains et non par Dieu. Comment un Dieu mettrait-il au monde des êtres humains pour les faire souffrir ? Et comment choisir qui va au paradis ou pas ? Je pense que ce sont les humains qui ont construit Dieu à leur image. L'être humain oublie trop que ses jours sont comptés et que l'humanité est vouée à disparaître. L'homme devrait avoir la sagesse de comprendre qu'il ne sait que très peu sur l'origine du monde et son devenir.

J'ai toujours été marqué dans l'histoire par les guerres : les guerres de religion, l'Inquisition, la guerre 14-18, 40-45. Après celle-ci, je pensais que c'en était fini. Mais depuis 1948, je trouve qu'il y a 2 guerres qui se poursuivent : avec la Russie et avec Israël. Et pourtant, je me suis engagé à l'armée pour avoir la paix. Notre défi pour le temps qu'il nous reste à vivre c'est : comment vivre ensemble en Frères et Sœurs ?

Michaël

Je suis témoin du changement climatique. En 1976, à mon arrivée ici, il faisait très froid, il neigeait. La neige est une santé de la nature. Il y a déjà eu des changements climatiques dans le passé. C'est très angoissant pour l'humanité.

J'ai vu aussi beaucoup de changements au niveau médical : le développement des endoscopies, des fibroscopies, les stents, la chirurgie à distance. Ce sont des changements extraordinaires !

Un autre changement dans la société occidentale, c'est la manipulation des masses dans les médias. Aujourd'hui, on minimise la tragédie palestinienne. Il y a aussi une manipulation des masses populaires au niveau des mœurs. Les jeunes ne lisent plus de livres.

L'homme s'éloigne de plus en plus de la nature au profit de la machine. La robotisation est un grand risque pour l'humanité. Plus il y aura des machines, moins il y aura du travail.

Michèle

Un changement qui me marque beaucoup ? C'est la naissance des pères proches de leurs enfants. Ce changement est pour moi extraordinaire. Je vois des hommes avec des poussettes, avec des porte-bébés sur le ventre. Ils s'impliquent dans l'éducation de leurs enfants. J'ai eu 2 maris et je ne les ai jamais vus se promener en tenant les enfants par la main. Ils étaient là psychiquement, mais pas physiquement. À l'école proche de ma maison, je vois plus d'hommes que de femmes venir chercher les enfants.

Je fais un lien entre cette observation et le fait qu'il y a plus de femmes qui occupent des postes importants, dans les entreprises, en politique, à la tête des universités. Comme les femmes travaillent, elles peuvent donner moins de temps à leurs enfants et donc les hommes s'y mettent ! Mais cela pose une question : à qui doit-on confier l'éducation des enfants ?

Rahma

La nature a beaucoup changé, il pleut plus et il ne neige quasiment plus. Quand je suis arrivée en Belgique, en 1971, je n'avais jamais connu la neige. J'aime beaucoup la neige, car je trouve cela beau et apaisant. J'ai beaucoup profité de la neige avec mes enfants petits, je les filmais dans les parcs et en dehors de la ville. Les saisons ont changé. Cela me fait mal et me désoriente. J'en parle à mes enfants. J'aime la nature, la mer, la verdure. En ville, il y a trop de choses qui perturbent la nature.

Un autre changement dont je suis témoin, c'est l'augmentation de la pauvreté. Il y a plus de gens dans la rue, parfois avec des enfants. On passe devant sans faire attention à eux. Certains d'entre eux ont un travail, mais cela ne suffit pas. C'est douloureux et incompréhensible. Je suis engagée comme bénévole chez Héritage des Femmes, une association de Saint Josse. Nous leur donnons à manger. On réalise de plus en plus de colis alimentaires. Mais donner, cela ne résout pas les choses. Il faudrait les aider plus.

Éric

Plusieurs événements changent et modèlent notre vie. Les premiers événements qui m'ont marqué sont l'envoi du premier Spoutnik (1957) et de Youri Gagarine (1961), le premier homme dans l'espace. De ces événements, c'est l'émerveillement des gens dans ces instants qui m'a interpellé. Tout le monde ne parlait que de cela. Mais personne ne parlait de Läika, le premier chien dans l'espace et le premier être vivant décédé dans l'espace. Je trouvais cela injuste.

L'année 1968 me rappelle, non pas mai 68 et la révolte des étudiants, mais le mois d'octobre 68. Les Jeux olympiques de Mexico, Tommie Smith et Juan Carlos lèvent le poing ganté de noir sur le podium du 200 mètres. Contestation sur l'injustice raciale, geste symbolique pour plus de justice, sans agressivité.

Dans les années 60, j'ai découvert les livres d'Isaac Asimov, physicien, scientifique dans plusieurs domaines et écrivain de science-fiction. Principalement deux séries de ses livres ont affiné le regard que je portais sur les gens, ma perception de la société. J'ai appris avec la série « Fondation » à entrevoir la chute des empires. Cela me parle, car l'Europe est une civilisation en déclin. La série « le cycle des robots » est une confirmation de ma perception sur l'évolution du monde, la nature humaine, l'éthique, la science et les technologies, le futur de nos sociétés. Aujourd'hui est apparue l'intelligence artificielle, le rapprochement entre l'humain et la technologie. Le travail et plus particulièrement l'accès à emploi par des humains risque d'être limité dans le futur. Ce pilier du fonctionnement de notre société sera ébranlé.

Cricrou

Pour moi, une invention extraordinaire, c'est le smartphone. Tu peux envoyer tes pensées immédiatement à quelqu'un, c'est comme de la télépathie. On peut prendre aussi de très bonnes photos.

Mais il y a aussi des problèmes. Dans les lieux publics, dans une salle d'attente, chacun est sur son smartphone, il y a moins de communication entre les gens. Et puis, peu de personnes lisent encore des livres.

Un autre problème, c'est qu'on peut faire de l'espionnage, entre autres via WhatsApp. On risque d'être manipulés, contrôlés. Cela me fait penser au livre « 1984 » de Georges Orwell. Pour l'instant, cela ne me dérange pas, mais il y a un risque. En Roumanie, il y avait de l'espionnage via les services secrets. Les médias sont un canal de manipulation.

Un autre changement important, c'est le changement climatique. Bientôt, je vais partir au Bénin. On y a construit un puits, entre autres grâce à au financement de l'asbl Héritage des Femmes. Notre ambition est de lutter contre la sécheresse qui a fort augmenté ainsi que contre la malnutrition et le paludisme.

Khadija

J'ai participé à un changement important avec d'autres femmes : le nouveau code de la famille au Maroc, appelé « la Moudawana ». Ce code a été rédigé depuis très longtemps, peut-être à la naissance de l'islam. Mais il n'a jamais été changé.

Il est utilisé aussi dans tous les pays musulmans. Avant la modification, les droits des femmes étaient fort limités et non respectés. Par exemple, la polygamie et le mariage des jeunes filles étaient tolérés. Quelques réformes ont permis d'élever l'âge du mariage de la fille à 18 ans selon son consentement et de rétablir la garde des enfants à la mère en cas de divorce. De plus, les hommes ne peuvent se remarier sans l'avis de leur première épouse. J'ai fait partie d'un groupe de femmes composé d'avocates, de juristes, de citoyennes belges et marocaines,

iraniennes et turques. Nous avons écrit des pétitions, mené des interpellations qui ont aidé à la rédaction de ce nouveau code.

Dans les années 90, j'ai aussi beaucoup milité avec le MRAX contre le racisme. J'ai participé à des groupes multiculturels où on échangeait avec des Belges pour parler de nos différences, de la façon dont nous vivions. Le but était de faire connaître la vie des populations marocaines de Belgique, de se rendre compte qu'on avait les mêmes problèmes et les mêmes rêves. Par après, on a organisé des échanges interreligieux, entre autres avec les Juifs. Mais on a été rattrapés par les événements de la politique internationale, dont la guerre du Golfe. Il y a eu, depuis ce moment, une montée de l'islamophobie.

Maintenant, je laisse ce combat à d'autres personnes, car je suis découragée. J'ai l'impression que la montée des extrémismes est cyclique et que l'être humain n'évolue pas. Et en même temps, je constate qu'il y a de l'espoir quand on voit certains jeunes qui s'engagent pour améliorer la société, entre autres pour l'environnement.

Une fierté, un rêve ?

Maria

Une fierté ? Je suis très curieuse du monde et suis une résistante, une battante.

Un rêve ? J'aimerais avoir une caravane et voyager en créant des liens avec les gens. Je prendrais des photos, je dessinerais et, selon les rencontres, je pourrais m'installer plus longtemps à certains endroits. Mais cela reste un rêve.

Michèle

J'avais le rêve d'avoir un compagnon de qualité et je l'ai vécu avec mon deuxième mari, même s'il est décédé. J'en suis triste, mais j'ai beaucoup de contacts sociaux, entre autres dans mon immeuble et à Âges et Transmissions.

Je suis fière d'avoir créé, à Mons, un centre de jour pour personnes avec des troubles psychiatriques. Ce centre existe encore et j'ai gardé des contacts avec certaines personnes que j'ai accompagnées et qui ont pu trouver leur place dans notre société. Une d'entre elles a créé l'association « Brise le silence » pour aider les victimes de violences sexuelles.

Éric

Une fierté ? Quand la connivence avec mon chien permet de réaliser une osmose et quand, à ce moment, mon chien réagit positivement aux instructions que je lui transmets, je suis fier.

Quand le soir il se blottit contre moi dans le fauteuil, alors je suis fier de l'amour qu'il me porte. Et quand un enfant me regarde dans les yeux et me sourit, quand il me prend la main, alors je suis fier que nous ayons pu réaliser ce moment.

Cricrou

Un rêve ? Petite, je rêvais d'être pilote d'avion et d'avoir 5 enfants. Aucun de ces rêves ne s'est réalisé...hélas. Plus tard j'ai voulu être designer d'avion et j'ai fini par faire des études d'architecture qui m'ont beaucoup plu. L'architecture reste encore ma passion !

La chose dont je suis la plus fière ce sont les plans, devis et budgets que j'ai réalisés dernièrement pour notre projet de ferme écologique et pédagogique au Bénin. Grâce à cette ferme, nous fournirons eau saine et nourriture aux villages autour de notre terrain à Fo-Tancé au nord du Bénin et nous assurerons un avenir meilleur aux enfants orphelins et exclus de la région de Kouandé.

Khadija

Une fierté ? Je suis fière de ma culture berbère, de ses valeurs et de mes parents pour ce qu'ils m'ont transmis. Je suis fière d'avoir « éduqué » ma mère et de soutenir ma famille. J'ai la grâce d'avoir été immigrée, c'est une richesse. Je pense que c'est mon destin d'avoir mené la vie que je mène. Mes sœurs ont eu d'autres destinées que moi.

Un rêve ? Je veux continuer à croire en l'homme. Je veux « éduquer » les hommes à être bons les uns avec les autres, à donner de l'espoir pour tous sur cette terre.

Guillaume

Je n'ai pas de rêve, car, dès ma naissance, j'ai appris à ne pas en avoir. Je vivais dans 2 prisons : celle de la religion et celle de mes parents. J'ai réussi à m'en libérer, mais je n'en tire pas de fierté personnelle. Personne n'a été fier de moi quand j'étais enfant, seul mon grand-père, qui était gentil, bon et humble, a cru en moi. C'est mon modèle. Je prends les choses comme elles viennent, je vis l'instant présent et j'essaie d'apporter ma petite lumière là où je suis, car je pense que j'ai une part de responsabilité dans le monde. Je suis quelqu'un qui pense d'abord à l'intérêt collectif, au groupe, avant de penser à moi.

Évaluation

Michèle : J'ai beaucoup appris, c'est enrichissant d'écouter la vie des autres. J'ai été étonnée par la vie de Guillaume et son esprit critique m'a marquée. Je n'ai pas été étonnée par la vie des personnes d'autres cultures, car j'ai déjà rencontré beaucoup de personnes venant d'autres pays.

Éric : Les échanges que nous avons eus ont permis de découvrir que nous avons beaucoup de points communs. Le lien créé au sein du groupe a enrichi nos perceptions de l'autre. La séance sur l'enfance a été particulièrement marquante.

Cricrou : La séance où on parle de l'enfance m'a appris combien certaines personnes ont connu des difficultés en étant enfants par rapport à moi qui ai eu une enfance très heureuse. La séance qui m'a plus marquée est celle sur les changements, des choses très intéressantes et pertinentes ont été dites.

Khadija : Je ressens beaucoup de gratitude pour vous tous et pour ce dispositif de rencontres, car on manque d'espaces pour rencontrer des gens différents de soi. J'ai aimé la sincérité de chacun. J'aurais aimé que Sylvie raconte aussi sa vie. L'histoire de Guillaume, à propos des collaborateurs de sa famille pendant la guerre, m'a permis de dépasser certains préjugés. J'ai aussi appris grâce à Maria, l'histoire des colons portugais et, avec Michaël, un peu plus de l'histoire de l'Iran. J'ai admiré la résilience de Michelle suite aux événements traumatisants de son enfance.

Guillaume : Je suis un amoureux de la vie et un optimiste. J'aime communiquer, raconter mes expériences de vie pour expliquer comment je suis arrivé à penser ainsi et adopter telle ou telle attitude. Mais je ne cherche pas à convaincre. J'ai été marqué par les expériences de viol racontées par deux participantes et cela m'a mis en confiance pour raconter une histoire douloureuse et injuste à ce sujet. Parler de nos souffrances nous réunit. Je me sens très proche de Khadija, même si moi, je ne crois pas en Dieu.

Maria : Je suis contente d'avoir pu concrétiser ce projet que j'avais découvert lors de la lecture d'extraits d'un précédent groupe. À travers les histoires personnelles de chacun, j'ai pu apprendre beaucoup sur les pays et société de chaque participant. Dans mon travail, un milieu très international, c'est difficile de créer des relations avec des Belges et j'entends souvent des stéréotypes selon lesquels les Belges sont fermés par rapport aux étrangers. Ici, j'ai pu dépasser ces stéréotypes. J'ai pu rencontrer plusieurs Belges et nouer une relation profonde avec eux. Je pense que j'ai créé de belles amitiés, que je souhaite beaucoup conserver. Les notes prises par les coordinatrices du projet sont très très importantes pour moi. Comme je manque de repères concernant une bonne partie de ma vie, cela rend les choses concrètes. Je transmettrai ce cahier à ma fille. Je pense que ça sera important pour elle.